

**A PROPOS D'UNE CHRONIQUE DU XII /  
XVIII SIECLE SUR LES EXPEDITIONS  
ETRANGERES CONTRE ALGER**



**A PROPOS D'UNE CHRONIQUE  
DU XII<sup>e</sup>/XVIII<sup>e</sup> SIECLE SUR LES EXPEDITIONS  
ETRANGERES CONTRE ALGER**

**Salim BABA-AMEUR**  
**Professeur Agrégé à l'Institut d'Interprétariat**  
**Université d'Alger**

« انسا حررت هذه الاوراق وجمعت هذه الاحرف لتكون تذكيرا لي ومن حضر هذه  
الوقائع وخصوصا لمن استشهد فيها بالرحمة والمغفرة ، واعلاما لآخر القاطنين (في  
الجزائر) والمرابطين بها ليعرفوا قدر الجزائر اذ تراب نواحيها معجون بدماء الكفار» .  
**الزهرة النيرة، ص 32**

« *Al-Zahra al-nayyira Fimâ djarâ fi-l-Djazâir hîn aghârat 'alayhâ djunûd al-Kafara* » est une relation des expéditions étrangères contre Alger depuis l'établissement des Turcs en Algérie, jusqu'en 1189/1775.

Cet opuscule qui a été publié dans le no3 de la *Revue d'histoire et de civilisation du Maghreb* de juillet 1967 (pages 1 à 32 de la partie arabe) n'a pas fait l'objet, à notre connaissance, d'une analyse scientifique. Il contient cependant de précieux renseignements sur l'histoire d'Alger pendant la période turque et particulièrement sur les expéditions qui ont eu lieu du vivant de l'auteur. Signalons qu'il a été traduit en français par A. Rousseau sous le titre « Chroniques de la Régence d'Alger » en 1257/1841 d'après un manuscrit conservé à la Bibliothèque Nationale d'Alger (No 1626).

Nous ne disposons malheureusement que de maigres renseignements sur l'auteur qui est vraisemblablement :

Muhammad b. Muhammad b. Abd al-Rahmân b. Rukayya b. al-Djîlânî al-Tilimsânî al-Djâdîrî (1).

Il naquit dans le quartier de la Mosquée Agadir, à Tlemcen, vers le début du XII<sup>e</sup> / XVIII<sup>e</sup> siècle, puis habita Tlemcen-même.

C'est un historien et un poète (2).

Il a vécu dans l'entourage de Muhammad Bey alors qu'il était à Maasker, capitale du Beylik de l'ouest. Auparavant, il aurait séjourné à Alger où il semble avoir été témoin oculaire des expéditions danoise (1184/1770) et espagnole (1189/1775) contre la capitale.

Dès la première année de son beylicat, Muhammad Bey lui ordonna d'écrire l'histoire des expéditions étrangères contre Alger.

L'auteur précise, à la fin du manuscrit, que la rédaction de l'ouvrage fut achevée le 4 *dhû-l-hidjja* 1193/23 décembre 1779.

Nous pouvons fixer approximativement la date de sa mort entre 1194/1780 et 1197/1783, date d'une nouvelle expédition espagnole contre Alger qu'il ne mentionne pas dans son ouvrage.

Un autre fait historique d'importance ne figure pas dans *Al-Zahra al-Nayyira* : il s'agit de la reconquête d'Oran sur les Espagnols en 1205/1791 par son protecteur Muhammad Bey.

L'auteur d'*Al-Zahra al-Nayyira* a donc vécu « dans ce dernier quart du Xllo / XVIIIo qui peut être considéré comme une époque de renaissance algérienne (3) », et a été contemporain d'un des plus grands Deys qu'a connus l'Algérie pendant la période turque : Muhammad Uthmân Pâshâ (1179/1766- 1205/1791). Celui-ci a gouverné-fait sans précédent-pendant un quart de siècle.

« C'était un homme sage, travailleur, d'un esprit juste et très ferme (4). » Un orientaliste contemporain du Dey, Venture de Paradis, lui reconnaît de hautes qualités : « la fermeté qu'il a montrée, lors de la descente des Espagnols et des divers bombardements qu'il ont faits, donne une haute idée de son courage : il a forcé cette puissance humiliée de lui demander la paix (5). » Il en arrive même à souhaiter « qu'il serait heureux qu'Alger pût le conserver encore longtemps (6). »

Il faut dire qu'il a été secondé dans sa lourde tâche par deux Beys non moins célèbres : Muhammad Bey, Gouverneur de la province ouest, et Sâlih Bey, Gouverneur de la province de Constantine.

Le gouvernement de Muhammad Uthmân Pâshâ est caractérisé par une grande stabilité politique ; il est arrivé à unifier toutes les forces du pays, si longtemps divisées dans le passé, pour défendre la capitale menacée par les Espagnols lors de l'expédition de 1189/1775 : on a pu voir en effet, le Bey de Constantine, le Bey du Titteri et le Khalîfa du Bey de l'ouest répondre promptement à l'appel du Dey.

Quant à Muhammad Bey, surnommé al-Kabîr, il se distingua dès son jeune âge par de brillantes qualités morales et de nombreux faits d'armes. Fils du Bey du Titteri Uthmân Bey le kurde, il fut élevé à la dignité de Khalîfa du beylik de l'ouest par son beau-père, Ibrahim Bey, qui remarqua en lui les rares qualités d'un chef.

En 1193/1779, Muhammad Uthmân Pâshâ le nomma Bey de l'ouest. « A peine installé dans ses hautes fonctions, le nouveau Bey justifia toutes les espérances ; il donna libre cours à son penchant pour les grandes choses, et se signala par des actes nombreux de générosité et de magnificence (7). »

Il entreprit à Maaskar puis à Oran, de grands travaux de construction : mosquées, médersas, fontaines publiques, ponts, remparts, bastions armés d'artillerie.

Il fit restaurer deux médersas de Tlemcen et donna ainsi une vie nouvelle à l'enseignement.

Ce fut un grand mécène : il était d'une extrême générosité envers les lettrés du pays et récompensait leurs moindres travaux.

De nombreux poètes dont la plupart ne nous sont pas connus le glorifièrent : Ahmad b' Muhammad b. Alî b. Sahnûn al-Sharîf, auteur d'une biographie de Muhammad Bey et d'un abrégé de Kitâb « Aghânî » d'Abû-l Faradj al-Isbihânî ; Ibn Abd Allâh al-Garrûmî ; Muhammad Abû Râs al-Nâsirî, un des plus célèbres savants de l'Oranie. Muhammad Bey chargea un certain Mustafâ b. Abd Allâh de composer un recueil de Hadîth sur le Djihâd. Il appréciait le vaste savoir du jurisconsulte Tâhir b. Hawwâ et la brillante réputation du professeur Muhammad b. Abd Allaḥ al Djîlâî dont les leçons attirèrent un concours pressé de nombreux auditeurs.

Il possédait une très riche bibliothèque et avait à son service de brillants calligraphes et copistes.

Sa générosité et son humanité étaient sans bornes : on a souvent signalé « la douceur avec laquelle il traitait les esclaves chrétiens dont il aimait s'entourer (8). »

Ses connaissances en médecine lui permettaient de préparer des remèdes qu'il distribuait gratuitement aux nécessiteux du Beylik : il se plaisait à être le médecin des pauvres.

Pendant les jours d'épreuves, il laissait les cuisines du palais constamment ouvertes aux pauvres.

Les populations du beylik de l'ouest étaient, dans une certaine mesure à l'abri des famines qui pouvaient épisodiquement sévir.

Nous disons épisodiquement car, d'une façon générale, « la réputation de richesse agricole de l'Algérie ne se démentit pas jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle (9). »

Les produits agricoles suffisaient en effet à couvrir les besoins du pays et servaient même à l'exportation. Venture de Paradis précise qu'en 1192/1778, « il est sorti de Bône, d'Arzew, le port de Mâasker (Mascara) et de Tédlys (Dellys) environ 150.000 charges (soit environ 100.000 quintaux) de blé, d'orge et de légumes (10). »

La Qal'a des Banû Râshid qui approvisionnait le préside espagnol d'Oran, était réputée pour sa richesse en céréales et en bétail. Un espion, au service des chrétiens établis à Bidjaya, leur fournissait annuellement 7.000 sacs de froment, 1000 têtes d'ovins et 700 de bovins (11). »

Mais cette richesse agricole n'était pas régulière et les années de sécheresse provoquaient de redoutables famines. L'agriculture n'était pas non plus pratiquée dans des conditions idéales puisque, d'une part, le pouvoir imposait lourdement les produits agricoles, et d'autre part, les soulèvements des tribus ou la proximité des régions sous occupation étrangère rendaient aléatoires des récoltes normales.

C'est à cause de cela précisément que l'élevage était pratiqué sur une échelle relativement grande. On préférait « l'élevage des troupeaux qu'il était loisible de conserver dans la fuite, à la culture dont il fallait abandonner la récolte aux quaiïds accompagnés de l'Od-jaq (12) » ou aux envahisseurs chrétiens qui effectuaient de temps à autre, des razzias dans les régions avoisinant les présides.

Si l'agriculture et l'élevage ont connu un relatif développement, l'industrie et l'artisanat, en revanche, n'étaient que faiblement développés ; cantonné dans les grandes villes, l'artisanat « disposait d'un marché relativement peu étendu », car, « toute cette production dépendait essentiellement du marché intérieur et ne faisait que fort peu l'objet d'exportation (13). » Bien au contraire, cette production était constamment menacée, car on pouvait se procurer, « à meilleur compte nombre d'objets provenant de la course, dont les prises étaient partagées entre les rais, leurs équipages et les membres de l'Od-jaq (14). »

L'industrie était pratiquement limitée à la fabrication de vaisseaux, de matériel de guerre (canons, bombes, boulets...) et dont l'Etat était le principal client. Cette industrie utilisait une main-d'œuvre assez importante et servait surtout à équiper les bateaux pour la course, ressource principale d'Alger et de ses environs pendant toute l'époque turque. Quand les rais retournent avec de belles prises, « tout Alger est content (15) ». Les rais se montrent très généreux vis-à-vis de la population. Le commerce des captifs était des plus rentables : Un captif acheté par un particulier pour « 200 douro » était facilement cédé à ses coreligionnaires venus le racheter pour plus de « 1000 douro (16) ».

Cette richesse, constatée par de nombreux voyageurs (17) », était fondée principalement, sur l'agriculture et l'élevage dans les campagnes, et sur les ressources navales dans les principaux ports, la capitale et ses environs : ces ressources déterminaient donc, localement une aisance relative, variable dans le temps (18) ».

Al-Zahra al-Nâyïra » est un ouvrage d'histoire qui fait «le récit des diverses expéditions chrétiennes dirigées contre Alger. » Mais il convient de rectifier certaines erreurs, qui se sont glissées dans la note de Fagnan (19) à propos du manuscrit :

a) les expéditions relatées commencent déjà à l'époque d'Arûdj et non à l'époque de Khayr al-Dîn ;

b) l'auteur semble bien être Muhammad b. Abd al-Rahmân al-Tilimsânî. Celui-ci se nomme à la fin du manuscrit en donnant sa généalogie complète.

c) ce n'est donc pas le traducteur qui attribue ce manuscrit à al-Tilimsânî : le traducteur ne fait que transcrire, et mal d'ailleurs, le nom cité à la fin de l'ouvrage.

Nous avons utilisé pour en établir le texte trois manuscrits : l'un se trouve à la Bibliothèque Nationale d'Alger sous le numéro 1626 (Manuscrit A) ; un deuxième se trouve à Munich sous le numéro 419 (Manuscrit B) ; nous avons pu consulter un troisième manuscrit (Manuscrit C), appartenant à Monsieur le Professeur Saâdeddine Ben-cheneb.

### a) Manuscrit A :

Le manuscrit de la Bibliothèque Nationale d'Alger est celui dont s'est servi Rousseau pour établir sa traduction. Il contient 16 feuillets de 19 lignes, de format 24,5 x 19 cm. Il débute par la formule :

«بِسْمِ اللّٰهِ الرَّحْمٰنِ الرَّحِیْمِ - وَصَلَّى اللّٰهُ عَلٰی سَیْدِنَا مُحَمَّدٍ وَعَنِ اٰلِهِ وَصَحْبِهِ  
وَسَلَّمَ»

suivie d'un frontispice or et rouge. Ce manuscrit est en bon état de conservation mais présente quelques piqûres dans les marges. Il est d'une belle écriture maghrébine, très fine, mais parfois difficilement lisible.

Certains mots sont mis en relief par l'emploi d'encre de diverses couleurs : l'ordre des expéditions est écrit dans la marge soit en rouge soit en jaune ; le premier mot de certains chapitres importants, les dates principales et certaines eulogies sont en caractères gras et en couleurs (bistre, rouge, bleu ou jaune) ; les noms du Prophète Muhammad, du Dey Muhammad Uthmân Pâshâ et du Bey Muhammad b. Uthmân sont écrits en gros caractères, le plus souvent en rouge, quelquefois en bleu ; les vers d'un panygérique sur Muhammad b. Uthmân sont encadrés de vignettes en bleu, rouge et or.

Le manuscrit A contient 12 blancs d'inégales longueurs, le plus long n'excédant pas 3 mots.

La fin du manuscrit se présente sous la forme d'un triangle pointé vers le bas de la page, contenant la généalogie complète d'al-Tilimsâni. Il est suivi d'une dernière ligne contenant la formule :

وَصَلَّى اللّٰهُ عَلٰی سَیْدِنَا وَمَوْلَانَا مُحَمَّدٍ وَعَلَى اٰلِهِ وَصَحْبِهِ وَسَلَّمَ تَسْلِیْمًا  
وَالحَمْدُ لِلّٰهِ رَبِّ الْعَالَمِیْنَ

Ce manuscrit date du 12 djumâdâ II 1194/15 Juin 1780.

### b) Manuscrit B :

Nous avons pu l'utiliser au moyen d'un microfilm ; nous n'avons pu déterminer les dimensions de l'original, ne connaissant pas l'échelle de reproduction. Il contient 30 feuillets. Dans la première page figure le titre en écriture «naskhî», en gros caractères, contrastant avec l'écriture du texte qui est de type maghrébin. Ce manuscrit est d'une écriture plus récente et d'une lecture beaucoup plus facile.

Il semble en excellent état de conservation et ne présente pas de piqûres.

Il ne contient ni frontispice, ni appendice triangulaire.

Il débute par la formule **بِسْمِ اللّٰهِ الرَّحْمٰنِ الرَّحِیْمِ** et se termine par la date d'achèvement de la copie : 23 ramadhân 1257/8 novembre 1841.

L'ordre des expéditions est écrit en marge.

Les quatre blancs de ce manuscrit coïncident avec ceux du manuscrit A. Les variantes remplaçant les autres blancs du manuscrit A sont, semble-t-il, inspirées par le contexte.

### c) Manuscrit C :

Il date du 23 dhû-l-hidjdja 1327/10 Janvier 1910 : il contient 24 feuillets de 17 lignes. Il est reproduit sur un gros cahier de format 22 x 17 cm à réglure 5 x 5 mm.

Il est d'une écriture maghrébine facile à lire. La première page débute par un frontispice coloré d'or, de vert, de rouge et de noir, contenant la formule :

بِسْمِ اللّٰهِ الرَّحْمٰنِ الرَّحِیْمِ - وَصَلَّى اللّٰهُ عَلٰی سَیْدِنَا وَمَوْلَانَا مُحَمَّدٍ وَآلِهِ

en caractères naskhî. L'ordre des expéditions figure dans la marge, en rouge. L'appendice triangulaire est reproduit à la fin du manuscrit.

Il ne contient cependant pas de lacunes : le copiste les a comblées d'après le contexte.

Le manuscrit A ne semble pas être l'original, mais une copie établie moins de six mois après l'achèvement de l'ouvrage. Les manuscrits B et C sont des copies réalisées toutes deux à partir du manuscrit A, conservé à la Bibliothèque Nationale d'Alger.

Les ouvrages d'histoire concernant la période turque en Algérie sont très peu nombreux. Si les *Ghazawât* (20), constituent le document le plus important concernant cette époque, le récit des événements s'arrête cependant assez tôt, en 948/1541 date de l'échec de Charles Quint devant Alger. Ce document ne nous renseigne donc que sur la première période de l'histoire turque en Algérie (environ un quart de siècle sur plus de trois siècles). Malgré cela, il a servi de source, pour cette période, à presque tous les autres historiens, en particulier à l'auteur d'*Al-Zahra al-Nayyira*.

Il convient de préciser, que notre chroniqueur, ne reproduit ou ne résume *Ghazawât* que pour ce qui a directement trait aux expéditions étrangères contre Alger. Tous les passages concernant l'origine des frères Barberousse, les guerres qui ont eu lieu en dehors de l'Algérie, ou le départ de Khayr al-Dîn pour Istamboul, ne sont pas mentionnés dans *Al-Zâhira al-Nayyira*.

Il utilise aussi, pour la relation de l'expédition de Charles Quint, une deuxième source à laquelle il emprunte également quelques passages : la relation communément appelée « *Texte du Mehekmé* (24). »

La partie originale du manuscrit réside dans la seconde partie de l'ouvrage dans laquelle sont relatées d'autres expéditions contre Alger, jusqu'à celle de 1189/1775, et qui a servi de source à d'autres historiens comme Muhammad b. Abd Ailâh connu sous le nom d'Ibn-Zarfa, auteur d'« *al-Rihla al-qamariyya, fi-l-sîra al-muhammadiyya* (22) ». et peut-être même à al-Hâdj Ahmed al-Sharîf al-Zahhâr dans ses « *Mémoires* (23) ».

Le récit de l'expédition de 1189/1775 est fait par le chroniqueur en tant que témoin qui nous dit en outre avoir pu consulter des documents espagnols pour évaluer les pertes subies par le corps expéditionnaire ou pour donner les raisons du désastre subi par les Espagnols.

La méthode d'exposition de l'auteur d'*Al-Zahra al-Naira* est traditionnelle :

**a) C'est un chroniqueur :**

Presque tous les historiens arabes ont écrit des chroniques ou des annales ; ils se sont généralement contentés de relater et de dater les événements qu'ils ont vécus ou dont ils ont eu connaissance : cette orientation imprimée à l'histoire est, semble-t-il, déterminée par le sens même du mot « Ta rîkh » (science des dates) de « Arrakha » qui signifie dater (24). En dehors d'Ibn Khaldûn (732/1332 – 808/1406) qui déclare dans *Muqaddima* que « l'histoire a pour véritable objet de nous faire connaître l'état social de l'homme, c'est-à-dire, la civilisation, et de nous apprendre les phénomènes qui appartiennent à son essence (25) », on ne trouve guère de véritables historiens. La chronique est donc la règle générale chez les historiens arabes.

**b) C'est un historiographe :**

L'auteur n'échappe pas non plus à la tradition : les historiens maghrébins ont rarement écrit l'histoire pour l'histoire : « cet ouvrage, dit-il, a été rédigé sur l'ordre de Muhammad Bey », ce qui confirme le fait qu'en « Afrique du Nord, l'historiographie ne fleurit guère qu'à l'ombre des trônes (27) ».

Il convient de signaler aussi qu'à l'instar des autres historiens arabes, il reproduit souvent des passages de *Ghazawât* sans le signaler, cette source étant si connue, qu'il se contente de déclarer, au début de son ouvrage, qu'il a été informé sur les faits historiques qu'il relate, par « transmission suivie » (tawâtur). Il ne faut pas perdre de vue, par ailleurs, que les événements relatés dans *Ghazawât* ont eu lieu plus de deux siècles auparavant.

Si sur le plan de l'exposition sa méthode reste traditionnelle, l'auteur d'*al-Zahra al-Nayyira* fait pourtant preuve d'originalité : il veut nous présenter un tableau de l'ensemble des attaques par mer qu'Alger eut à repousser en 260 ans, depuis l'établissement des Turcs. Il se borne strictement à relater des faits historiques, rompant ainsi avec la plupart des historiens maghrébins dont les œuvres ont traité soit d'histoire dynastique, soit de littérature biographique et hagiographique (28).

Se limite-t-il, tout le long de son ouvrage, au sujet qu'il s'est fixé ? Nous constatons qu'il fait de longues digressions au début de l'ouvrage sur la fondation du royaume d'Alger par les frères Barberousse, le partage du territoire, les luttes menées contre les princes abdelwâdîdes et la tentative d'évasion des captifs à l'époque de Khayr al-Dîn. Mais dès le départ de celui-ci pour Istantoul, il se limite strictement à son sujet sans se soucier des événements antérieurs ou postérieurs à l'expédition, quelque soit leur importance.

Est-il parvenu à épuiser le sujet qu'il s'est fixé ?

De toute évidence, non.

Depuis l'arrivée des Turcs à Alger (922/1516) et jusqu'à l'expédition d'O'Reilly (1189/1775), il y eut au moins 15 expéditions contre Alger. L'auteur n'en relate que 8.

Les trois premières (922/1516, 925/1519 et 948/1541) sont parfois textuellement empruntées à *Ghazawât*, et il a été le contemporain des deux dernières (1184/1770 et 1189/1775). Sur les 10 expéditions qui eurent lieu entre ces expéditions il en cite deux avec quelques détails (1093/1682 et 1094/1683), et une troisième qui n'est généralement pas considérée comme importante ; il omet de citer celles de 1031/1622, 1065/1655, 1075/1665, 1083/1672 et même celle de 1099/1688, pourtant postérieure à celles de 1093/1682 et 1094/1683 auxquelles il a consacré quelques pages.

Nous ignorons pour quelles raisons, l'auteur n'a pas relaté ces expéditions : a-t-il manqué de sources d'information ? Est-ce une omission volontaire ?

Dans une introduction relativement brève, l'auteur présente son ouvrage en utilisant la prose rimée. Le titre complet est : « *Al-Zahra-al-Nayyira fi mâ djarâ fî-l-Djâzâir hîn aghâ-rat 'alayhâ djunûd al-kafara.* »

La raison pour laquelle il a écrit ce livre serait le hadîth : « Dieu préservera du feu éternel, quiconque se livrera à la défense de la foi pendant le fuwâq d'une chamelle (29). »

Cette justification avant d'entreprendre une œuvre historique est générale chez les historiens maghrébins : « aussi, éprouvent-ils tous, dès qu'ils se mettent à les (œuvres historiques) rédiger, le besoin de justifier leur entreprise, en invoquant des arguments tendant à démontrer l'utilité de cette science, serait-elle même profane (30). »

L'argument présenté dans cette chronique est d'ordre religieux : c'est un appel à la guerre sainte. Le fait de demeurer dans un ribât, avec l'intention de participer à la guerre sainte, préserve du feu de l'enfer.

L'auteur poursuit son introduction par le commentaire de ce hadîth en essayant de définir ce que l'on entend par ribât ; la définition qu'il retient est celle du commentateur d'al-Qûdûrî : c'est un territoire qui se trouve face à un pays non musulman.

Il en donne une autre définition : tout territoire qui est l'objet d'une première attaque ennemie devient ribât pour 40 ans ; après une deuxième attaque, il le devient pour 120 ans, et après une troisième, il sera considéré comme ribât jusqu'au jour du jugement dernier.

Il introduit ensuite le sujet en précisant que depuis l'arrivée des Turcs à Alger, les « chrétiens » ont attaqué Alger « à sept ou huit reprises », et que, chaque fois, ils subirent de sévères défaites.

Cette indécision porte à croire, qu'en entreprenant d'écrire son ouvrage, l'auteur n'avait pas défini d'une manière certaine la matière, et que le nombre même des expéditions n'avait pas été arrêté par lui d'une manière définitive.

L'auteur débute sa chronique par un résumé rapide et peu précis des événements qui

ont précédé l'établissement des Turcs à Alger : ce résumé contient quelques erreurs et nécessite une mise au point.

Arûdj et Khayr al-Dîn qui avaient «acquis en Méditerranée un solide renom de brave en donnant la chasse aux navires chrétiens, vinrent au secours de l'Islam africain qu'ils sauvèrent des entreprises espagnoles (31).»

Ils se sont établis à Tunis, avec l'accord du souverain hafside (32), puis Arûdj s'empara de la forteresse de Jijel. «En 917/1512, il voulut enlever Bidjaya à l'appel du gouverneur hafside, expulsé, mais ne put conduire l'assaut, car un boulet lui arracha un bras. Deux ans plus tard, il échoua à nouveau. C'est alors qu'il se rabattit sur Jijel (919/1514) (33) ». C'est là qu'il reçut en 922/1516 et non en 925/1519, l'appel de la population algéroise, qui se plaignait des Espagnols installés au Penon d'Alger depuis 916/1510 : ceux-ci avaient «contraint les Algérois de faire trêve pour dix ans avec le roy d'Espagne, et de lui payer tribut (34). »

Arûdj répondit à leur appel, fit une entrée triomphale dans Alger, et ne laissa pas de répit aux Espagnols installés au Penon, bombardant la forteresse à plusieurs reprises.

Le gouvernement espagnol, sous l'impulsion du cardinal Ximénès «trouvait mauvais que Barberousse, déjà maître d'une flotte aussi nombreuse, accrût autant son pouvoir et ses richesses et se rendit si voisin de l'Espagne (35). » Le cardinal pensa «qu'en ostant cette retraite à Barberousse, il assurait les côtes d'Espagne contre les corsaires... et jugea l'avantage de cette prise pour la chrétienté (36). » Il décida donc de préparer une importante expédition contre Alger dans le but d'en chasser 'Arûdj.

## **La première expédition**

Le 3 Ramadhân 922/30 septembre 1516, une flotte espagnole de trois cent vingt bâtiments montés par quinze mille soldats (37), sous le commandement de Diégo de Vera (38), mouille à l'Ouest d'Alger.

Les Espagnols débarquent et s'apprêtent à assiéger la ville. Ils aménagent un retranchement, puis passent à l'attaque.

'Arûdj, qui craignait leur pénétration à l'intérieur des terres, réunit un conseil de guerre, consulte ses soldats, et leur fait part de son inquiétude. Se sentant responsable de cette expédition, il contre-attaque vigoureusement.

Les portes de la ville s'ouvrent, 'Arûdj sort à la tête de ses soldats ; tous, comme un seul homme, foncent sur l'ennemi.

Après un violent accrochage qui tourna vite à l'avantage d' 'Arûdj, l'ennemi bat en retraite.

Presque tout le corps expéditionnaire périt : un millier d'Espagnols seulement peut rejoindre les vaisseaux pour rentrer en Espagne.

Nous relevons que Marmol affirme que de Vera avait bien débarqué sept mille hom-

mes et que ceux-ci furent attaqués sur deux fronts «Barberousse sortit contre luy d'un costé, tandis que les Arabes et les Berbères, l'attaquaient de l'autre (39) »; Haedo quant a lui justifie la défaite espagnole par «une tempête subite qui jeta presque toute la flotte à la côte, fit périr la plupart des vaisseaux et des équipages, dont le reste gagna la rive à la nage (40) ». Tous les historiens sont d'ailleurs d'accord pour affirmer que cette «première tentative contre Alger, conduite par Diégo de Vera, se termina par un désastre (41) » pour les Espagnols.

Cette retentissante victoire sur les Espagnols remplit de joie les Algérois et rehaussa le prestige d'Arûdj ; son «pouvoir et sa réputation s'en accrurent d'autant et il fut de plus en plus considéré comme un homme illustre (42). »

Khayr al-Dîn, à son arrivée à Jijel, apprend la nouvelle et se rend à Alger, à la demande de son frère.

Ils fondent alors le royaume d'Alger : 'Arûdj s'assure la province ouest avec Alger comme capitale, et Khayr al-Dîn la province orientale avec Dellys comme capitale. Ce dernier tente de soumettre la Kabylie, alors qu'Arûdj projette de réduire le sultan de Ténès, allié aux Espagnols, et entreprend à cet effet, une expédition. Arrivé à Ténès, une délégation d'habitants de Tlemcen vient implorer son secours contre leur roi Abû Hammû, qui « payait au roy catholique quelque reconnaissance, de sorte, qu'il estait haï pour cela de ses sujets (43) ».

'Arûdj, après avoir confié le gouvernement d'Alger à Khayr al-Dîn marche sur Tlemcen. Il s'en empare sans grande difficulté «après avoir vaincu les troupes du roi Abû Hammû en rase campagne (shâ 'bân - ramadhân 923/septembre 1517) (44) », et s'y fait proclamer roi.

Quant à Abû Hammû, il se réfugia auprès du roi de Fès.

'Arûdj essaya de consolider son pouvoir à Tlemcen : il interdit aux habitants de la Qal'a des Banû Râshid de ravitailler le préside espagnol d'Oran. Khayr al-Dîn, ayant appris les préparatifs de revanche d'Abû Hammû, s'empresse d'envoyer à 'Arûdj une colonne ayant à sa tête, Ishâq, un troisième frère Barberousse. Ishâq s'empare de la Qala'a des Banû Râshid afin d'assurer les communications entre Tlemcen et Alger.

Abû Hammû, de son côté, «écrivit de Fez au gouverneur d'Oran, que si on voulait l'aider à rentrer dans Tlemcen, il ferait bientôt cesser leur misère et renaître comme par le passé, l'abondance de leurs magasins (45). » Les Espagnols, acceptant l'offre d'Abû Hammû, lui fournirent tout le matériel dont il avait besoin. Abû Hammû, aidé par des troupes espagnoles, marcha d'abord sur la Qal'a des Banû Rashid et l'encercla. Le siège dura six mois.

Un accord fut négocié, mais les assiégeants, par trahison, engagèrent le combat au moment où les soldats d'Ishâq quittaient la Qal'a : ceux-ci furent tous massacrés (muharram 924/ Janvier 1518). En djumâda I 924/mai 1518, Abû Hammû et le marquis de Comares, gouverneur du préside d'Oran, marchèrent sur Tlemcen afin de réduire 'Arûdj qui ne pouvait plus espérer une aide de Khayr al-Dîn, la ligne Tlemcen-Alger étant coupée. Il assiégèrent Tlemcen durant vingt six jours. 'Arûdj, désespérant aussi de l'aide promise par le roi de Fès (46), tenta de sortir de Tlemcen afin de gagner un lieu sûr (Mos-

aganem ou Fès ?). Il fut rejoint par les troupes espagnols dans les environs de Tlemcen : « les Turcs, se voyant serrés de près, firent face et se conduisirent en hommes décidés à mourir ; 'Arûdj, avec son seul bras, combattait comme un lion (47) ». Ils luttèrent tous vaillamment jusqu'à la mort.

« Telle fut la fin de la vie et des grands projets du premier Barberousse... dont l'habileté et le grand courage avaient fondé le puissant empire... d'Alger (78) ». Il avait alors quarante quatre ou quarante cinq ans.

Khayr al Dîn apprit avec tristesse la mort de ses deux frères. Dès le printemps 925/1519 il se mit à patrouiller dans la province occidentale afin de prévenir une éventuelle attaque du roi de Tlemcen contre Alger.

Charles Quint, qui venait de monter sur le trône d'Espagne et de Naples, avait donné l'ordre à Hugo de Moncade, chevalier de Malte, vice-roi de Sicile de chasser Khayr al-Dîn d'Alger.

## La Deuxième Expédition

En radjab 925/juillet 1519, Hugo de Moncade partit de Naples et de Sicile avec trente vaisseaux, huit galères et quelques brigantins. Cette flotte portait plus de cinq mille hommes (49). « Ces forces étaient destinées à s'emparer d'Alger, que le roi de Tlemcen avait promis d'attaquer par terre (50). « En shâ 'bân 925/août 1519, l'ennemi débarqua hommes et matériel sur la rive gauche de l'oued Harrâsh ; puis il se partagea en deux groupes et la flotte fut disposée en face de la ville. Hugo de Moncade expédia à Khayr al-Dîn un message dans lequel il le sommait de se rendre. Khayr al-Dîn refusa : il désigna trois cents Turcs et trois cents Algérois pour défendre la ville et leva sur le champ une troupe de cinq mille soldats.

Le combat fut engagé par mer et par terre (23 sha'bân 925/20 août 1519). Khayr al-Dîn se portait tantôt sur l'aile gauche, tantôt sur l'aile droite, tantôt au centre, pour encourager ses soldats. Il envoya « un petit corps de cinq cents hommes faire la démonstration d'incendier les barques et les approvisionnements qui avaient été halés sur la plage ; lorsqu'il vit le corps principal sorti de ses retranchements, il fondit impétueusement sur lui, le mit en déroute, l'accula au rivage, lui tua un très grand nombre d'hommes et força les autres à s'embarquer (51) ». Les bateaux se mirent à tirer des coups de canon pour protéger la retraite. Le combat dura ainsi jusqu'au soir.

Au cours de la nuit, la mer grossit et empêcha l'ennemi de rembarquer. Il fut réduit à creuser des tranchées pour se protéger. Les Algérois revinrent à la charge dès le lendemain, avec du matériel d'artillerie et le combat dura encore quarante huit heures.

La mer se calma et les agresseurs purent rembarquer les rescapés ; à peine furent-ils à bord qu'une tempête soudaine assaillit ce qui restait de la flotte et « fit échouer la plupart des bâtiments ; les Arabes et les Mores de la campagne accoururent, Barberousse sortit d'Alger avec ses Turcs et tous firent un grand massacre de chrétiens, beaucoup de captifs et du butin. Ce fut à grand peine que Don Hugo s'échappa avec quelques hommes et quelques vaisseaux (52) ».

Ayant appris la défaite de Hugo de Moncade, le roi de Tlemcen, qui se préparait à porter main forte aux Espagnols, retourna bien vite dans son fief.

Cette victoire de Khayr al-Dîn accrut son prestige auprès des Algérois et le fit redouter des Espagnols qui lui donnèrent le surnom de Barberousse.

Après avoir éventé de justesse une tentative d'évasion des captifs chrétiens de connivence avec le commandant du Penon, Khayr al-Dîn « fit hommage de ses Etats au sultan ottoman Sélîm, ce qui lui valut un regain de prestige et l'appui militaire et financier dont il avait besoin (53) ».

Il songea alors à enlever le Penon d'Alger aux Espagnols : il s'en empara le 19 ramadhân 935/27 mais 1529, après trois semaines de bombardement : il fit aussitôt raser l'enceinte extérieure de la forteresse et fit construire, à l'aide de ses débris, un môle long de 200m, qui réunit la ville aux îlots assemblés par un terre-plein (54).»

En 940/1533, il fut nommé commandant en chef de la flotte ottomane ; il quitta Alger pour Istamboul et confia le gouvernement à son Khalîfa, Hasan Aghâ.

Celui-ci continua la lutte contre les chrétiens : il donna un nouvel essor à la course en Méditerranée et, comme Khayr al-Dîn, il faisait de temps à autre des descentes sur le littoral ibérique pour rapatrier les musulmans andalous persécutés par les catholiques qui faisaient la reconquista. La chrétienté voulut alors porter un coup décisif contre « la plus puissante des villes neuves » qui a connu une si « prodigieuse croissance (55). »

### **La troisième expédition**

L'été 948/1541, Charles Quint constitua son armada de cinq cent seize voiles dont soixante cinq grandes galères montées par douze mille trois cent trente marins et vingt trois mille neuf cents soldats. Elle comprenait des volontaires d'Espagne, d'Allemagne, d'Italie ; l'Ordre de Malte s'était fait représenter par cent quarante chevaliers et quatre cents hommes d'armes parmi les meilleurs ; le Pape participa symboliquement à cette expédition en envoyant son neveu (56).

Cette « flotte si redoutable (57) » mouilla le jeudi 29 djumâdâ II 948/20 octobre 1541 au cap Tamantfûs au large d'Alger et jeta l'effroi parmi les habitants de la capitale.

Hasan Aghâ fit tenir sur le champ un grand Diwân et appela, dans un discours rassurant, les Algérois au Djihâd, après avoir éveillé leur sentiment patriotique.

Charles Quint débarqua hommes et matériel sur la rive gauche de l'oued Harrâsh et aménagea un camp immense à al-Hâmma. Il expédia un message à Hasan Aghâ : il lui rappela l'occupation de Tunis par ses forces et le menaça de maintenir le siège d'Alger jusqu'en hiver et de détruire la capitale de fond en comble, s'il ne se rendait pas.

Hasan Aghâ lui répondit qu'il n'avait nullement l'intention de se rendre et lui rappela à son tour, le double échec essuyé par les Espagnols à l'époque d'Arûdj et de Khayr al Dîn.

La guerre fut donc déclarée.

Hasan Aghâ décida de déclencher les hostilités en attaquant les chrétiens de nuit : six cents combattants et deux mille cavaliers sortirent de la ville dans le dernier quart de la nuit et partirent à l'assaut des chrétiens. Ceux-ci crurent que les musulmans s'étaient mêlés à eux et se mirent à s'entre-tuer : « les grand'gardes italiennes, rapporte Grammont. furent surprises, culbutées, et se rejetèrent en désordre sur le corps d'armée de leur nation, qui se débanda devant cette attaque inopinée. Il en fut fait un grand massacre (58) ». Les chrétiens eurent plus de trois mille morts.

Le lundi suivant, au matin, Charles Quint prit position à Kudyat al-Sâbûn, hauteur surplombant Alger, et fit diriger deux cents pièces d'artillerie sur la ville. Les Algérois ripostaient de l'intérieur des remparts avec des canons, des fusils et des flèches. Le combat dura jusqu'au soir.

Vers la fin de la nuit du lundi à mardi, une tempête d'une rare violence s'abattit sur Alger. En quelques heures cent quarante bâtiments furent anéantis, seize grandes galères firent naufrage, les dommages subis furent énormes, le matériel entier (vivres, artillerie, munitions, approvisionnements de toute nature) fut perdu (59), au point que les soldats durent égorger et manger leurs chevaux pour ne pas mourir de faim.

Profitant du déchaînement des éléments naturels, Hasan Aghâ se mit à poursuivre les chrétiens déroutés par la violence de la tempête.

Quatre bâtiments entrèrent dans le port et mille quatre cent cinquante captifs (Turcs, Tunisiens et Algériens) purent se libérer et rejoindre Alger. D'autres bateaux ne pouvant y pénétrer durent se réfugier au cap Tamântfûs.

La démoralisation gagnant presque tout le monde, la retraite fut décidée, dès mercredi matin.

Les chrétiens, harcelés sans cesse par les Algérois, se dirigèrent alors vers la région du cap Tamântfûs où se trouvait le reste de leur flotte. C'est avec grand'peine qu'ils passèrent la rivière d'al-Harrâsh en crue : Charles Quint, protégé dans sa retraite par les chevaliers de Malte, put passer la rivière grâce à un pont de bois de fortune construit avec les mâts des bateaux détruits.

La retraite dura quatre jours, et après un conseil de guerre tenu à Tamântfûs, le départ fut décidé. La flotte qui ne comptait plus que douze corvettes commença à quitter le cap à partir du 12 radjab / 1er novembre.

Le désastre espagnol fut total : des cadavres et des épaves couvraient la côte de Cherchell à Dellys. Le bruit courut que Charles Quint, plein de dépit, entra dans les ordres. « La ruine de cette grande entreprise eut d'immenses résultats ; dans toute la chrétienté, Alger passa dès lors pour invincible, et l'orgueil des musulmans s'en accrut d'autant (60) ».

Pour les Algérois le butin «fut si grand, que longtemps après, on le prenait encore comme terme de comparaison (61) » ; ce butin leur servit «à armer la place et à donner une nouvelle extension à la course ; ils renflouèrent un bon nombre de bâtiments et quelques grosses galères, repêchèrent environ cent cinquante pièces d'artillerie de bronze, une grande quantité d'armes et du matériel de toute espèce (62) ».

Hasan Aghâ envoya alors un émissaire pour informer le sultan ottoman et Khayr al-Dîn de cette grande victoire remportée sur Charles Quint. Il reçut en récompense le titre de vizir, de riches présents et le caftan d'honneur.

### La Quatrième Expédition

En 1071/1661, sous la menace d'une flotte de vingt trois navires, l'Angleterre voulut imposer de nouvelles conditions de paix à Alger.

Ramadhân Bûlukbâshî (1070/1660 - 1071/1661) jugea ces conditions inacceptables et rejeta la proposition anglaise.

Après vingt trois jours d'attente, les navires anglais entrèrent en action et bombardèrent la ville en signe de représailles. Les Algérois ripostèrent ; le combat dura ainsi jusqu'au coucher du soleil, puis la flotte leva l'ancre et se dirigea vers son port d'attache.

Les dégâts, du côté algérien, furent insignifiants tandis que les Anglais laissèrent plus de cent morts.

Les Raïs algérois continuèrent à courir sus aux navires anglais et la flotte d'Alger passa en six mois de quarante deux à soixante deux unités.

Cette guerre contre l'Angleterre coûta à Alger dix sept navires tandis que les Anglais en perdirent plus de cinq cents.

Il ne restait plus à l'Angleterre qu'une solution, conclure une paix durable aux conditions imposées par Alger. La paix fut enfin signée (4 ramadhân 1072/23 avril 1662) et les anglais durent livrer aux Algérois une tonne et demie de poudre et douze mille boulets et obus.

Cette expédition de 1071/1661 n'est généralement pas considérée par les historiens comme importante : bien plus, ils ne signalent aucun bombardement anglais cette année là. Selon Ch. - André Julien, les Anglais bombardèrent Alger au XVII<sup>e</sup> siècle à 3 reprises : en 1031/1622, 1065/1655 et 1083/1672 (63).

Playfair, quant à lui, signale que Montagüe, comte de Sandwich, envoyé par Charles II, reçut en 1071/1661 «la mission de régler les différends avec Alger» et qu'il «n'eut aucun succès (64) ».

Grammont précise que la flotte anglaise, après avoir canonné la ville de Bidjaya, « donna la chasse à l'escadre des Raïs qu'une tempête violente déroba à son attaque ; elle manœuvra cependant de façon à l'acculer à la rade d'Alger, qu'elle savait occupée par Ruyter, mais son chef ignorait que celui-ci venait de traiter avec le Divan... Aussi, la surprise des Anglais fut-elle égale à leur colère quand ils virent les Raïs défiler impunément sous le canon des Hollandais et rentrer dans le port. Cet avortement d'une expédition bien commencée, porta Montagüe à conclure avec les Etats barbaresques une paix peu avantageuse pour son pays (65) ».

Cette paix, conclue le 4 ramadhân 1072/23 avril 1662, est considérée par un diplomate français (66), comme « assez honteuse » pour l'Angleterre. «En dépit de leur supériorité technique», les Anglais «durent consentir à fournir des cordages, des mâts et des armes (67) ».

### **Les cinquième, sixième et « septième » (68) expéditions :**

Au cours du mort de radjab 1093/Juillet 1682, sous le gouvernement de Bâba Hasan (1093/1682 1094/1684), une escadre française composée de dix vaisseaux et quinze corvettes, mouille devant Alger au cours du mois de radjab 1093/ Juillet 1682.

Quelques jours plus tard, après avoir bombardé Cherchell (69), une nouvelle formation de quinze navires et quinze bombardes vint la renforcer (70). L'ensemble de cette flotte était commandé par Duquesne qui avait reçu comme consigne de « jeter des bombes et tâcher de brûler la ville et de détruire les vaisseaux (71) »

Les Français restèrent ainsi pendant plus d'un mois par suite du mauvais état de la mer.

Les nuits du 16 et 18 sh'bân 1093/20 et 22 Août, les bombes furent jetées trop loin de la ville ; le 26 sha'bân/30 août, la ville fut touchée de tous côtés ; le 1er ramadhân/3 septembre, le bombardement causa des dégâts plus considérables (72). Vingt personnes furent tuées, deux cents maisons détruites, et les deux mosquées Djâdîd et Kabîr endommagées.

Par la suite, les Français tentèrent vainement, à plusieurs reprises, d'atteindre la ville. Plus ils repartirent non sans perdre, par maladie, de nombreuses vie humaines.

L'année suivante, trois vaisseaux français vinrent demander la paix : Bâbâ Hasan leur opposa un refus catégorique.

Le 22 djûmâdâ II 1094/18 juin 1683, une escadre composée de soixante vaisseaux, trente quatre corvettes et sept bombardes, parut au large d'Alger.

Pendant trois nuits consécutives et « sans sommation préalable (73) », ils canonnèrent la ville et le port : deux vaisseaux coulèrent dans le port, plusieurs maisons furent détruites, et un millier de personnes furent tuées. Le palais de l'Amirauté, résidence du Dey, fut atteint par deux bombes.

Bâbâ Hasan prit peur et, contrairement à son habitude et sans consulter personne, demanda la paix à Duquesne.

Celui-ci exigea, entre autres, la libération des esclaves et « une indemnité de cinq cent mille écus (74) ».

Bâbâ Hasan accepta les conditions des Français mais fut assassiné les 22 radjab/17 juillet ; le Dîwân proclama à sa place, Hâdjîd Husayn Mezzo Morto, qui dénonça sur le champ l'accord passé avec la France.

Notre chronique ne donne pas de détails sur les circonstances qui précédèrent la révolte de Mezzo Morto contre Bâbâ Hasan. L'abbé Gleizes (75) précise : les négociations entre Bâbâ Hasan et Duquesne ayant duré plus de dix jours, il a été décidé de procéder à un échange d'otages. Le chef du gouvernement algérien profita de l'occasion pour envoyer, sur la flotte commandée par Duquesne « ses deux ennemis, l'amiral 'Alî, et le gendre de celui-ci, Mezzo Morto, qui complotaient contre lui » Mais le subtil Mezzo Morto arriva à recouvrer sa liberté en promettant à Duquesne un règlement rapide de l'affaire, car il prétendait qu'il ferait plus en une heure que Bâbâ Hasan en quinze jours. « Dès que Mezzo Morto fut remis en liberté, « il parcourut les cafés et les casernes, disant que Bâbâ Hasan avait eu tort de livrer les esclaves, alors que les Français ne rendaient pas les Turcs », ce qui était exact, puisque Duquesne avait envoyé les captifs en France et qu'il n'était pas « question de rendre les Turcs qui étaient en France ». Une fois proclamé Dey, Mezzo Morto qui vouait une haine farouche à Duquesne commença par déclarer la guerre aux Français. Le 27 radjab 1094/22 juillet 1683, les Français se remirent alors à bombarder Alger : cinq mille bombes furent lancées, quarante personnes furent tuées et trois cents maisons détruites (76). Puis l'escadre retourna en France. Le chroniqueur ne signale pas l'incident du père Le Vacher qui, « accusé d'avoir donné un signal à la flotte pour tirer des bombes pendant le jour, fut mis à la bouche d'un canon (77) » et exécuté le 1er sha'bân/28 juillet.

Au cours de l'année 1095/1684, une délégation française vint demander la paix. Mezzo Morto refusa. Les Français offrirent des présents à de hauts fonctionnaires qui insistèrent auprès du Dey pour qu'il consente à accepter de signer la paix.

Mezzo Morto posa comme condition la libération de quatre cents captifs musulmans. La paix fut conclue et une délégation alla en France et ramena quatre cent douze captifs. A son retour, le Dey exigea quatre cents autres, car les premiers doivent être comptés en échange des captifs chrétiens livrés à Duquesne par Bâbâ Hasan.

Les Français furent sur le point de rompre l'accord, mais finirent par céder à cette nouvelle exigence du Dey.

Une nouvelle fois, la délégation alla en France et se fit livrer quatre cents autres captifs. Le 16 rabî'II 1095/2 avril 1684 « la paix fut signée et proclamée pour une durée de cent ans. Les captifs devaient être remis en liberté de part et d'autre (78) ».

La dernière partie d'al-Zahra al-nayyira diverge complètement avec la version de l'abbé Gleizes : tandis que l'auteur d'*Al-Zahra al-Nayyira* présente Mezzo Morto comme un vainqueur dictant ses conditions à la France, Gleizes prétend qu'Alger dépêcha une ambassade auprès de Louis XIV, le 21 radjab 1095/4 juillet 1684, faire amende honorable et demander pardon au roi de la déclaration de la guerre et de la mort du consul français. Il omet de signaler le traité de paix signé le 16 rabî'II 1095/2 avril 1684 antérieurement à l'ambassade du 21 radjab 1095/4 juillet 1684. Il ne mentionne pas non plus le retour des captifs algériens, alors que ce fait est à la base de l'accord signé avec la France, selon notre auteur.

Celui-ci, à son tour, passe sous silence l'expédition importante conduite par d'Estrees, qui « cinq ans plus tard, lança dix mille bombes qui endommagèrent sérieusement les forts et les maisons mais dut se retirer, sans plus de succès (sha'bân-ramadhân 1099/juin-juillet 1688 (79) ».

## La huitième expédition

La vigie installée à Bouzaréah annonce le 5 rabî I 1184/29 juin 1770 (80) l'arrivée d'une escadre battant pavillon danois, composée de onze bâtiments de guerre (81). Le vent n'étant pas favorable, la flotte ne jeta l'ancre dans le port d'Alger que le 7 rabî/ 1er Juillet.

Muhammad Uthmân Pâshâ donna sur le champ l'ordre de tirer sur les vaisseaux danois et prépara la défense de la ville.

Vingt jours plus tard, les Danois disposèrent, à l'est et à l'ouest de la ville deux bombardes qu'ils encadrèrent du reste de l'escadre. Les frégates algéroises tentèrent vainement de s'emparer de ces bombardes et tirèrent plusieurs coups de canon dans leur direction.

Les Danois ne purent s'approcher davantage de la ville et se contentèrent de tirer de loin.

Aucune bombe ennemie ne tomba sur la terre ferme ; bien plus, une bombarde danoise fut endommagée par les canonnières algériens.

Le combat dura ainsi jusqu'au matin.

La nuit suivante, les Danois ne purent reprendre leur position de la veille : une trentaine de bombes furent cependant lancées et huit cents coups de canon tirés, mais sans résultat.

Plus tard, une délégation danoise vint signer un traité de paix : (1186/1772) et offrit au Dey de nombreux présents et un important matériel de guerre : « cette expédition mal conduite, rapporte Grammont, enfla l'orgueil des Algériens et coûta fort cher au Danemark, lorsqu'il envoya l'amiral Hoogland traiter en 1772. La Régence ne rendit rien et exigea cinquante mille sequins, quatre mortiers de bronze, quatre cents bombes, quarante canons de fer, quatre mille boulets, cinq cents quintaux de poudre, cinquante grands mâts, autant de câbles à ancre, beaucoup d'autres agrès et bois de construction, et, de plus le rappel des présents annuels et régales consulaires non payés depuis la rupture (82) ».

La relation de Venture de Paradis confirme la version de notre chroniqueur : il précise qu'en 1184/1770, les Danois se présentèrent devant Alger avec « une escadre composée de douze vaisseaux, frégates et bombardes (83) » qu'ils « tiraient de si loin que les bombes n'arrivaient pas à un quart de lieue de la place (84) » et que « deux ans et demi après, la paix se fit moyennant cinquante mille sequins algériens et quatre bâtiments chargés de munitions navales estimés à quarante mille sequins et cela, indépendamment des présents et du rachat des esclaves, évalué à trente mille sequins, et puis les frais de l'armement (85). »

Cette version fournit des détails supplémentaires sur les conditions de paix exigées par Alger et mentionne en outre, les noms des négociateurs danois qui conclurent la paix avec le Dey d'Alger (86).

## La neuvième expédition

En 1189/1775, un espion étranger vint à bord d'une palandrie, informer le Dey d'Alger Muhammad Uthmân Pâshâ de l'arrivée imminente d'une armada espagnole qui projetait de débarquer à Alger. Cette expédition de grande envergure a été minutieusement préparée pendant « cinq ou six ans (87) » par l'Espagnol d'origine irlandaise, O'Reilly, qui avait participé à la guerre de Succession en Autriche, puis servi dans l'armée française, qui l'avait recommandé à l'Espagne (88).

Muhammad 'Uthmân Pashâ fit immédiatement appel à ses 3 Beys : le Bey de Constantine, Sâlih Bey, arriva avec une cavalerie de vingt mille hommes et s'installa près de l'embouchure de l'oued Harrâsh, Mustafâ Bey al-Waznâdjî, Bey du Titteri « prit position dans le voisinage de Tementfoust avec son contingent de Kabyles et des cavaliers du Sebaou (79). » Le Bey de l'ouest, Ibrâhîm Bey, dépêcha à sa place son Khalîfa, Muhammad b. Uthmân, car il était resté en observation dans la région de Mostaganem, afin « d'entraver les mouvements que les Espagnols d'Oran, auraient pu tenter pour soutenir par terre (90) » cette expédition. Muhammad b. 'Uthmân, « à la tête de quatre mille Cavaliers (91) » vint se placer près du casernement d'Aïn-Ribât.

Dès l'annonce de l'apparition de la flotte espagnole, le mardi 28 rabî II 1189/29 juin 1775, le dispositif de défense de la ville fut mis en place. « L'inscription des soldats pour la formation d'une mehalla (camp volant) donna un nombre de tentes supérieur à cent » de trente hommes chacune : vingt tentes renforcèrent le casernement de Bab-él Oued, commandé par Mustafâ Khûdja, Khûdjat al-Khayl ; le casernement d'Aïn-Ribât, sous les ordres du Khaznâdjî Hasan, fut renforcé par quarante tentes ; un autre camp de quarante tentes fut aménagé près du fort de l'Oued Khnîs, commandé par 'Alî, Aghâ des Arabes.

Le vendredi 2 djumâdâ I/30 juin, la flotte espagnole jeta l'ancre dans la rade d'Alger, à hauteur de la rive orientale de l'oued Harrâsh.

Samedi 3 djûmâdâ I/1er juillet : le chef de la vigie de Bouzaréa annonce l'arrivée d'une seconde flotte espagnole composée d'un très grand nombre de gros vaisseaux. Cette armada de vingt cinq mille hommes était composée au total de « six vaisseaux de ligne, quatorze frégates, vingt quatre galiotes à bombes ou autres bâtiments de guerre, trois cent quarante quatre navires de transport (92) ».

Une semaine se passa dans une relative inaction. Le chroniqueur signale cependant que le dimanche 4/2 des canots ennemis se déplacèrent d'un navire à l'autre ; l'un d'entre eux vint, à hauteur du camp d'Aïn-Ribât, sonder la profondeur de l'eau : il essuya deux coups de canon tirés de Râs Tâfûra.

Les trois jours suivants, l'ennemi se prépara à débarquer, mais ce retard permit à Alger de mieux organiser sa défense, car les renforts arrivaient de toutes parts. « Ces temporisations imprudentes » ont été sévèrement jugées par les chroniqueurs espagnols, car « elles compromirent le succès de l'entreprise » et permirent aux Algériens « de se reconnaître, et de prendre toutes les mesures défensives (93) ».

Jeudi 8/6, les Espagnols passent à l'attaque ; un navire s'approche du fort d'oued Khnîs et lance avec une surprenante rapidité près de mille cinq cents bombes. La riposte ne fut pas efficace, car les sept canons de ce fort n'étaient pas orientés vers le navire

espagnol. Une partie de l'enceinte du fort fut détruite ; on procéda sur le champ à la réparation.

Le soir, un autre navire s'approche du fort d'Ain-Ribât et le bombarde ; le fort riposte : un boulet atteint la proue du navire et rompt le câble à ancre. Une galiote espagnole vint au secours du navire sur le point de sombrer.

Dans le camp espagnol, «le temps se perdait en discussions vaines et en âpres polémiques (94) ». Cependant les Espagnols finirent par dresser un plan de débarquement et projetèrent de « prendre position sur une hauteur qui s'élevait à six cents pas du rivage (95) », probablement la colline de l'actuelle localité de Kouba.

Vendredi 9/7, rien ne se passe. Certains chroniqueurs espagnols parlent d'un «simulacre de débarquement (96) », qui aurait été opéré ce jour-là : un rapport, attribué à O'Reilly lui-même, fait état de divers accidents qui «empêchèrent d'effectuer le débarquement dans la matinée du 7 (97) ».

L'Amiral Mazarredo, qui a participé en personne à l'expédition note que «le 7 de juillet fut donc un jour de préparatifs (98) » et ne parle absolument pas de simulacre de débarquement.

Samedi 10/8, des brigantins et des vaisseaux de ligne mitraillent les environs de l'Har-râsh pour préparer le débarquement ; des radeaux et des canots aident à débarquer hommes et matériel. Les Espagnols se mettent sur le champ à aménager un retranchement de mille pas de long, à trente pas du rivage.

Huit mille soldats se dirigent vers les jardins et attaquent le fortin proche du « cimetière des martyrs », à hauteur d'Husseïn-Dey. Au cours de l'accrochage, un officier supérieur espagnol, le Marquis de la Romana, major général est grièvement blessé. Evacué vers le retranchement, puis vers un navire, il succombe à ses blessures en y arrivant. La mort de l'officier sème le désarroi parmi les attaquants espagnols qui poursuivent un insaisissable adversaire en train d'opérer un repli stratégique. « Nous marchâmes, rapporte un officier espagnol (99), toujours devant nous, jusqu'à ce que nous nous trouvâmes engagés dans un pays coupé où l'ennemi était répandu en petits postes et si avantageusement placé dans les haies qu'il faisait sur nous un feu sûr sans que nous pussions répondre »

Le désarroi des Espagnols fut porté à son comble lorsque les cavaliers et chameliers de Sâlih Bey passèrent à l'attaque et coupèrent le chemin de la retraite vers les bateaux. « Dans cette grande confusion, continue l'officier espagnol, nous aperçûmes tout à coup, sur notre gauche, un grand troupeau de chameaux conduits par quelques Maures dans le but, sans doute, d'attirer notre feu. Le cri de ces animaux était si affreux que nous fûmes renversés par nos propres chevaux frappés d'épouvante. Cet accident fut comme le signal général de la retraite ».

« Fatigués de se laisser tuer sans combattre (100) », les Espagnols battirent en retraite jusqu'au retranchement.

Le commandant du fort d'oued Khnîs, ouvrit alors volontairement une embrasure dans l'enceinte du fort, pour pouvoir diriger le tir de ses canons sur le retranchement : chaque

coup de canon faisait des ravages parmi les Espagnols ; « une redoute », de huit canons, rapporte Venture de Paradis, « leur fit tout le mal et leur emportait à tous instants des files de soldats (101) ».

Ce fut un désastre pour les Espagnols : ils eurent plus de huit mille tués et plus de trois mille blessés. Les Algériens eurent à déplorer trois cents morts. « En moins de cinq heures, rapporte Grammont, cent quatre vingt onze officiers et deux mille quatre vingt huit hommes furent tués ou mis hors de combat (102) ». Des chroniques espagnoles « accusent quatre mille tués ou blessés dans la seule journée du 10/8 (103) ».

Profitant de la nuit, l'ennemi rembarqua en laissant un matériel de guerre considérable : dix sept canons de bronze, toutes les munitions et tout « l'armement qu'il avait débarqué. »

Les prisonniers et les blessés qui ne purent rejoindre les vaisseaux furent tous décapités sur ordre du Dey.

Muhammad Uthmân Pâshâ avait en effet, donné l'ordre de les exécuter afin de dissuader l'ennemi d'entreprendre une nouvelle expédition contre Alger.

Les Espagnols abandonnèrent la lutte et se mirent à réparer leurs navires dont certains furent aménagés en véritables hôpitaux. Les premiers départs eurent lieu le 14 djumâdâ I/12 juillet : « deux cent soixante cinq bâtiments de transport et sept hôpitaux » portant deux mille blessés se dirigèrent vers le port d'Alicante (104) ». Les derniers s'effectuèrent le samedi 17/15. Avant de partir, O'Reilly « eut le projet de bombarder Alger, mais à la suite d'un conseil de guerre... l'ordre fut révoqué (105) » et ce qui restait de l'armada mit à la voile.

« L'humiliation des Espagnols fut complète. Cette expédition peut être rangée par son histoire à côté de celle de Charles Quint ; inspirées l'une et l'autre par les mêmes inimitiés, et dans le même but, elles eurent toutes les deux des résultats pareils... L'Europe entière avait les yeux sur la nouvelle croisade... L'indignation fut générale ; il y eut des émeutes sur tous les points du royaume... O'Reilly a failli être massacré à Alicante (106) ».

Cette expédition espagnole de 1189/1775 est rapportée par notre chroniqueur « avec beaucoup de détails et de précision (107) ». Les faits relatés sont presque tous confirmés par les autres versions que nous avons pu consulter.

Le tableau-résumé qui suit, établi par Berbrugger (108), fait ressortir l'accord total des dates entre la version de l'auteur d'*Al-Zahra al-Nayyira* et le rapport attribué à O'Reilly

### 1189 de l'Hégire (109)

Mardi 28 Rabi II	1er avis de l'armement Espagnol	27/6/1775
Mercredi 29		28
Jedi 1er djumadâ I	La flotte espagnole est en vue du Bouzaréa	29

Vendredi 2	Sa première division mouille devant l'Har-rache	30
Samedi 3	Arrivée de la 2 <sup>ème</sup> division	ler /7
Dimanche 4	Un brigantin sonde la baie	2
Lundi 5		3
Mardi 6	Inaction	4
Mercredi 7		5
Jeudi 8	Attaque de la batterie du Khnîs	6
Vendredi 9	Inaction	7
Samedi 10	Débarquement, Combat, Rembarquement	8
Dimanche 11		9
Lundi 12		10
Mardi 13		11
Mercredi 14	Préparatifs de départ des Espagnols	12
Jeudi 15		13
Vendredi 16		14
Samedi 17	Départ	15

Le chroniqueur nous relate ainsi jour après jour, toute ce qui se déroulait sous ses yeux, et mentionne de nombreux détails qui auraient échappé aux autres chroniqueurs. Il est le seul à faire état de l'entrée en scène d'un espion qui informa Alger de l'imminence de l'attaque espagnole, ce qui permit à Muhammad Uthmân Pâshâ de faire appel à ses trois Beys qui se trouvaient pourtant loin d'Alger. Les préliminaires du débarquement espagnol sont présentés avec force détails. La précision du récit relatif à l'activité du fort d'Oued Khnîs et à l'accrochage qui suivit le débarquement aux environs d'Hussein-Dey, laisse supposer que l'auteur se trouvait non loin de ce fort.

C'est sur cette éclatante victoire des Algériens sur les Espagnols que l'auteur achève son récit. Il précise qu'il n'a composé cet ouvrage « que pour faire revivre à jamais le souvenir de ceux qui ont été présents à l'accomplissement de cet événement, pour servir de monument de gloire à ceux qui, morts martyrs, ont acquis la miséricorde et la clémence divines ». Il ajoute : « Cet ouvrage servira de guide dans l'avenir aux derniers habitants de cette glorieuse province ; il leur fera connaître la puissance de la vaillante cité algérienne dont le sol est, pour ainsi dire, pétri avec le sang des chrétiens qui, dans leur démençe orgueilleuse, ont cru pouvoir la réduire, et l'ont même essayé si souvent (110) ».

La qualité d'historiographe de l'auteur d'*Al-Zahra al-Nayyira* inciterait à douter de son objectivité.

En ce qui concerne les trois premières expéditions, nous ne pouvons juger notre auteur puisque cette partie est entièrement inspirée de *Ghazawât* et du « *Texte du Mehekmé* ». Remarquons cependant, avec Nourreddine Abdelkader, que le récit du siège de Charles Quint « concorde en tous points, dates comprises, (111) » avec les relations occidentales. Grammont ajoute même que « nous y rencontrons des détails qu'on chercherait vainement ailleurs (112) ».

Le peu de détails sur les expéditions anglaises et françaises fait penser que notre auteur a vraisemblablement manqué de sources d'information.

Si sa relation de l'expédition danoise semble exagérer la victoire des Algériens, nous avons vu - par comparaison avec les témoignage de Venture et de Grammont - qu'il se tenait néanmoins assez près de la réalité.

Sa version de l'expédition d'O'Reilly est considérée comme la récit arabe « le plus complet que l'on connaissance du désastre des Espagnols (113) » en 1189/1775. Le calendrier des événements coïncide absolument avec celui des chroniques que nous avons pu consulter. Seule l'évaluation des pertes subies par les Espagnols semble exagérée. Mais l'auteur prend la précaution de dire qu'il avance certains chiffres sur la foi de documents espagnols ou de témoignages recueillis auprès de soldats ennemis tombés entre les mains des Algériens.

En faisant la relation des différentes tentatives étrangères contre Alger, et tout en jetant quelques lumières sur la période turques, l'auteur d'*Al-Zahra al-Nâyyira* situe en même temps l'Algérie par rapport aux nations européennes et la présente comme une véritable puissance internationale.

L'établissement des Turcs à Alger, sur l'appel de la population algéroise a provoqué des ambitions expansionnistes chez un certain nombre de nations européennes. Ces nations ont cherché à « prendre pied sur le sol algérien, sous couleur de croisade, de délivrance des esclaves, de défense de leurs intérêts nationaux et de leurs intérêts commerciaux souvent mal compris, et de ripostes aux succès maritimes des raïs (114) ». Ces tentatives ont donc poussé Alger à consolider ses fortifications et ses moyens de défense.

Après avoir repoussé une première expédition espagnole, 'Arûdj appelle son frère Khayr al-Dîn : ils fondent le royaume d'Alger. Quelques mois après la mort d''Arûdj dans la région de Tlemcen, Khayr al-Dîn doit faire face à une nouvelle tentative espagnole contre Alger. Il en vient à bout, mais prend conscience, que seule la suzeraineté d'Istamboul pouvait garantir la continuité du pouvoir turc en Algérie. Avec le consentement de la population algéroise il fit hommage du royaume d'Alger au Sultan ottoman et reçut en échange de l'argent, des hommes et du matériel de guerre pour consolider sa position à Alger.

Alger, qui ne fut avant la période turque qu'un médiocre mouillage, devint véritablement capitale à partir du moment où Khayr al-Dîn, après avoir chassé les Espagnols du Penon, d'Alger, a détruit la forteresse et a relié l'îlot à la terre ferme : la première jetée du port fut ainsi aménagée. Choisie comme siège du gouvernement dès l'arrivée des Turcs, et ayant été l'objet de nombreuses attaques, Alger n'a cessé de grandir, de se fortifier afin de prévenir les expéditions étrangères et a fini par acquérir une solide réputation d'invincibilité, surtout après l'échec de Charles Quint.

Ayant sa capitale, l'Algérie a aussi ses frontières orientale et occidentale : les Beys de l'est et de l'ouest, sous l'autorité directe du Dey veilleront jalousement sur l'intégrité du territoire. L'unité de l'Algérie s'est manifesté lors de l'expédition espagnole de 1189/1775 qui a vu les Beys de Constantine, du Titteri et le Khalîfa du Bey de l'ouest répondre promptement à l'appel du Muhammad Uthmân Pâshâ et combattre côte à côte pour

repousser l'agresseur. L'Algérie constitue donc une entité politique ayant pour capitale Alger. Sur le plan politique et diplomatique, de nombreux pays recherchent l'alliance avec Alger. Quand les négociations diplomatiques n'aboutissent pas, on a recours à « la diplomatie du canon ». Souvent, les présents en espèces ou en nature (principalement du matériel de guerre), sont plus efficaces pour la conclusion d'accords. Il va sans dire que l'instabilité du pouvoir rend fréquemment caducs les accords conclus. En outre la conclusion de traités de paix, avec les nations étrangères ne coïncidait par toujours avec les véritables intérêts du pouvoir, car elle rend plus rares les exploits des raïs et diminue d'autant le butin qu'ils pouvaient amasser.

C'est pour cela que toutes les décisions mettant en jeu l'intérêt suprême de l'Etat n'étaient pas du ressort exclusif du chef du gouvernement. Les décisions importantes n'étaient prises qu'après la consultation d'un Dîwân qui décidait en dernier ressort : Arûdj et Khayr al-Dîn consultaient ce conseil sur des questions d'ordre juridique, politique ou stratégique ; Bâbâ Hasan fut massacré pour avoir décidé de son propre chef de conclure la paix avec la France. Les gouvernants ont d'autre part, invariablement refusé toute négociation avec l'agresseur qui venait imposer ses conditions de paix à l'Algérie. Étaient-ils poussés à cela par la réputation d'invincibilité qu'avait acquise Alger ? Dès que la vigie de Bouzaréa annonçait l'apparition de la flotte ennemie, le système de défense de la ville était immédiatement mis en place : Alger était défendue par de nombreux forts disposés dans des points stratégiques : Le Burdj Euldj Alî protégeait la place de Bab-El-Oued le fort de l'Etoile, construit au-dessus de la Kasba et le fort «l'Empereur» élevé face au sud, sur l'emplacement du camp de Charles Quint, défendaient les abords de la place (117). De nombreux forts sur le front de mer entre Bab-El-Oued et Bab-Azzûn et sur les îlots, protégeaient le port.

Le reste de la baie était défendu par les forts de Râs Tâfûra, d'Aïn-Rbât, d'oued Khnîs, du cimetière des martyrs, de Burdj al-Aghâ et celui de Tamântfûs. De plus, en cas d'attaque, des camps de tentes étaient immédiatement aménagés en dehors de l'enceinte de la ville et le plus souvent près d'un fort.

La force d'Alger reposait principalement sur l'importance de sa flotte : l'effectif variait suivant les époques : Hasan Aghâ a construit depuis le départ de Khayr al-Dîn, trente et une galiotes pour courir sus aux navires étrangers ; en 1071/1661, le nombre des navires passa, en six mois, de quarante deux à soixante deux unités.

Ces bateaux servaient à la guerre et aussi à la course. Les initiatives privées étaient encouragées tant dans la course que dans la lutte contre l'agresseur. Le Dey Muhammad Uthmân Pâshâ avait promis trois mille dinars à qui capturerait une bombarde danoise, dix dinars à toute personne qui ramènerait la tête d'un soldat ennemi.

*Al-Zahra al-Nayyira* est avant tout un chronique : il serait par conséquent vain d'essayer d'accorder à tout prix une valeur littéraire à un ouvrage qui n'a pas la prétention d'en avoir.

La première constatation que l'on peut faire est que la langue classique était en pleine décadence. Fagnan juge que l'auteur d'*al-Zahra al-Nayyira* « écrit dans une langue médiocrement correcte (116) ». La même remarque peut être faite sur d'autres ouvrages datant de cette époque, comme les « Notes d'Ibn-Al-Muftî (117) ou les «*Mémoires*» de Hâdj Ahmad al-Sharîf al Zahrâ.

La langue classique était très proche de la langue parlée : elle en a le style, la construction, le vocabulaire.

Quant au vocabulaire technique utilisé, de larges emprunts sont faits à la langue franque (118), couramment utilisée dans les principaux ports du littoral méditerranéen (119).

En 1257/1841, l'orientaliste Alphonse Rousseau a donné, en se basant sur le manuscrit A, une traduction intégrale qu'il a complétée de quelques notes et d'une liste chronologique des souverains d'Alger pendant la période turque, sous le titre : « *Chroniques de la Régence d'Alger* ».

Cette traduction est très approximative. Berbrugger juge sévèrement le traducteur qui, « placé à un point de vue particulier, n'a pas cru devoir offrir au public une version strictement littérale, comme il le fallait dans cette circonstance, pour contrôler et compléter les relations espagnoles (120) ».

L'insuffisance de cette traduction obligea certains historiens à procéder à de nouvelles traductions partielles : ainsi Bresniera jugé nécessaire d'entreprendre une nouvelle traduction de la neuvième expédition (1189/1775), beaucoup plus scientifique, qu'il publia dans la *Revue Africaine* (121).

Rousseau prétend pourtant avoir « rigoureusement traduit chacune des phrases (122) » du texte arabe. Cependant les adaptations et interprétations libres abondent. Il écrit : « l'armée navale mouilla près de la ville que, dans leur orgueilleuse pensée, les chrétiens voyaient déjà soumise à leurs armes par le feu ou par la famine (123) » au lieu de « ils arrivèrent à Alger et mouillèrent à l'Ouest de la ville (124) ».

Un peu plus loin il écrit : « *Le Souverain qui régnait alors à Tlemcen, (prince issu du sang royal des Bénis-Zians, avait (à sa cour) un (jeune homme, son) neveu, qui (se montrait extrêmement jaloux de son autorité et cherchait sourdement l'occasion de détrôner son oncle. Ce jeune homme, impatient sans doute de goûter à son tour les honneurs du pouvoir royal), se mit à la tête d'une conspiration dirigée contre le Roi régnant ; (mais soit par trahison, imprudence ou autre cause), le complot fut découvert : (dès lors il ne pouvait exister de sécurité pour) les conspirateurs (qui) durent prendre la fuite (pour se soustraire à la vengeance éclatante que le Roi se proposait d'en tirer) (125) ».*

Les passages que nous avons mis entre parenthèses sont des additions dues à l'imagination de Rousseau. Seules, en effet, les expressions (en Italique) correspondent au texte arabe (126). A la page 94, le traducteur croit bon d'ajouter de sa propre initiative : « il semble tout à fait superflu de faire envisager ici, l'étendue des regrets dont ce nouvel échec doit être l'objet pour la cour d'Espagne, et plus forte raison pour l'empereur chrétien ».

Des erreurs graves se sont glissées dans la traduction de Rousseau : il écrit à la page 139 « six mois après » au lieu de « trois mois après » ; à la page 140, il note « quatre vingt dix voiles » au lieu de « soixante » ; à la page 154 il écrit « Mohammad Pacha el-Makaroune » à la place de « al-Makrawī » c'est-à-dire originaire de Makri. Les vers dédiées à Muhammad Bey ne sont pas traduits et leurs omission n'est même pas signalée.

La traduction est accompagnée de quelques notes souvent instructives mais parfois fautives. Rousseau mentionne Francisco de Vera au lieu de Diégo de Véra (127) ; il ne rédige pas de note pour corriger certaines erreurs flagrantes du manuscrit comme l'année hégirienne 925, qui correspond à 1519 de Jésus-Christ et qui est retenue pour dater l'arrivée des Turcs à Alger et la première expédition espagnole repoussée par Arûdj : or, à cette date Arûdj était déjà mort !

Cette traduction d'« *Al-Zahra al-nayyira* » ne peut servir à un travail scientifique : elle est à refaire.

Le texte d'«*Al-Zahra al-Nayyira fimâ djarâ fi-l-Djazâir hîn aghârat'alayhâ djunûd al-kafara*» est un document d'une valeur historique réelle. Si la première partie (de 922/1516 à 948/1541) présente un intérêt limité du fait qu'elle est inspirée de *Ghazawât*, le reste constitue un document arabe de première main sur les expéditions qui eurent lieu entre 1071/1661 et 1189/1775, principalement sur celles qui ont eu lieu du vivant de l'auteur (1184/1770 et 1189/1775).

Les chroniques arabes étant peu nombreuses à l'époque turque, *Al-Zahra al-Nayyira* comble dans une certaine mesure le vide qui sépare *Ghazawât*, document du Xo/XVlo siècle et certaines chroniques relativement récentes, comme celles d'Al-Sharîf al-Zahhâr ou d'Abû Râs al-Nâsirî (XIIIo/ fin du XVIIIo et XIXo siècle).

A ce titre, au moins, cet opuscule méritait d'être étudié.

## NOTES

I - Nous avons relevé le nom d'al-Tilimsâni dans les ouvrages suivants :

- a) Fagnan, 452 - 453.
- b) Grammont, *Relations*, III.
- c) Basset, 173.
- d) Pérès, 295.
- e) *Gal*, II, 458 ; S, II, 688.
- f) Rousseau, 198.
- g) Zarkali, VII, 297.
- h) Sarkîs, I, 641.

L'ethnique al-Djâdirî est formé sur Adgâdîr.

2 - Grammont, *Relation*, 114, N. I.

3 - Emerit, 156.

4 - Grammont, *Histoire*, 317.

5 - Venture, 100.

6 - Id., *ibid.*, 97.

7 - Cf Gorguos.

8 - Emerit, 155.

- 9 - *Algerie*. 158.
- 10 - *Algerie*. 171
- 11 - *Zahra*.6.
- 12 - *Algérie*. 157.
- 13 - *Ibid.*. 163.
- 14 - *Ibid.*. 166.
- 15 - Haedo, *Topographie*, in *Régence*. 51.
- 16 - Cf. «*Mémoires*» d'al-Hâdjaj Ahmad al-Sharîf al-Zahâr in Madanî, 117.
- 17 - Leon l'Africain, Marmol, Haëdo, (Cf. *Algérie*, 158).
- 18 - Cf. *Algerie*. 158.
- 19 - Fagnan écrit à propos du manuscrit : «Récit des diverses expéditions chrétiennes dirigées contre Alger au nombre de neuf, commençant à l'époque de Kheyreddine et s'arrêtant à 1189. L'auteur ne se nomme pas mais était certainement un Algérien. Il écrit dans une langue médiocrement correcte et déclare à la fin qu'il a achevé ce livre en 1193. C'est d'après la traduction A. Rousseau (*Chroniques de la Régence d'Alger, Alger 1841*), Muhammad b. Muhammad b. Abd-al-Rahmân Tilimsâni.» (Fagnan, 452-453).  
De son côté, Rousseau a mal transcrit le nom de l'auteur ; il écrit : «natif de Tèlemsan, de la famille des Menscha al-Tchadiri», (Rousseau, 198), alors qu'il faut lire : al-Tilimsâni dâr an wa manshâ'(an) al-Djâ-dîri asl (an)
- 20 - *Les Ghazaouat d'Aroudj et Kheirdine*, ouvrage publié, préfacé et annoté par Nourredine Abdelkader en 1934.
- 21 - Le «*Texte du Mehekmé*» a été publié en appendice à *Ghazawât* (122-128) et publié et traduit par Basset, 173 sqq
- 22 - Cette rihla a été partiellement publiée par Houdas, 57-64.
- 23 - De larges extraits de cet ouvrage ont été publiés par Madanî, 92-151; il en publia le texte intégral en 1974 (SNED, Alger).
- 24 - Cf. *Chorfa*. 32.
- 25 - *Muqaddima*, 31.
- 26 - Rousseau. 198.
- 27 - Marçais, 157.
- 28 - Cf. *Chorfa*, 53.
- 29 - Le fowak est le court instant qui sépare deux traites successives d'une chamelle (Cf. Rousseau).

- 30 - *Chorfa*, 23-24.
- 31 *EI 2, I*, 378.
- 32 - Abū Abd Allāh Muhammad B. al-Hasan (899/1494 - 932/1526) les avait autorisés à établir une base sur son territoire moyennant livraison d'une part des prises. (Cf. *EI 2, I*, 698 698).
- 33 - Julien, 254-255.
- 34 - Marmol, II, 401.
- 35 - Haëdo, *Histoire*, 24.
- 36 - Marmol, II, 337.
- 37 - Grammont trouve ces chiffres exagérés : selon lui, cette armada comprenait «trente cinq bâtiments, montés par plus de trois mille hommes» (*Histoire*, 23), alors que des chroniqueurs du Xo/XVlo siècle avancent que cette flotte portait dix mille hommes (Marmol, II, 337) ou plus (Haëdo, *Histoire*, 25).
- 38 - L'auteur d'*Al-Zahra al-Nayyira* ne cite habituellement pas le nom du chef ennemi ; il le désigne chaque fois sous l'appellation de : taghiya (tyran), la'in (maudit), etc...
- 39 - Marmol, II, 338.
- 40 - Haëdo, *Histoire*, 25.
- 41 Julien, 255.
- 42 - Haëdo, *Histoire*, 25.
- 43 - Marmol, II, 337.
- 44 - *EI 2, I*, 699.
- 45 - Walsin, 128.
- 46 - Cf. Haëdo, *Histoire*, 32.
- 47 - Id., *ibid.*, 33.
- 48 - Id., *ibid.*, 33-34.
- 49 - Cf. Haëdo, *Histoire*, 36.
- 50 - Grammont, *Histoire*, 31.
- 51 - Id., *ibid.*, 32.
- 52 - Haëdo, *Histoire*, 36-37.
- 53 - *EI 2, I*, 378.
- 54 - Cf. Julien, 257.
- 55 - Braudel, *Méditerranée*, 762 et 708.
- 56 - Cf. Grammont, *Histoire*, 58.

- 57 - Haedo. *Histoire*.63.
- 58 - Grammont. *Histoire*. 61
- 59 - Id . ibid 62
- 60 - Id.. ibid.. 68
- 61 Id . ibid.. 62
- 62 - Id . ibid.. 68.
- 63 - Cf. Julien. 285.
- 64 - Playfair. 402.
- 65 - Grammont, *Histoire*, 212.
- 66 - « Monsieur de la Guelte, dans une lettre adressée à Colbert, le 29 septembre 1662.» (Grammont, *Histoire*. 212-213).
- 67 Julien. 285
- 68 - Il ne s'agit pas, à proprement parler, d'une expédition mais d'un nouveau bombardement d'Alger lors de la sixième expédition. Nous avons cependant conservé cette appellation pour faire correspondre les chapitres d'*Al-Zahra al-Nayyira* à l'analyse que nous en donnons.
- 69 - 20 radjab 1093/25 Juillet 1682.
- 70 - Selon Grammont, la flotte se composait au total de « quinze galères, onze vaisseaux, deux brûlots et cinq galiotes à bombes.» (*Histoire*, 249).
- 71 Gleizes. 235.
- 72 - Gleizes, 236. Les dates de bombardement avancées par notre chroniqueur ne concordent pas avec celles des versions françaises que nous avons consultées.
- 73 - Grammont, *Histoire*, 250.
- 74 - Gleizes. 260.
- 75 - Id., ibid., 247-249.
- 76 - «Cette double expédition, qui avait coûté plus de vingt cinq millions au trésor, n'eut pour résultats que l'écrasement d'une centaine de maisons, de deux ou trois mosquées, la mort d'un millier d'habitants et l'incendie de trois vaisseaux corsaires.» (Grammont, *Histoire*,251-252).

- 77 - Gleizes. 250.
- 78 - Grammont, *Histoire*. 253-254.
- 79 - Julien. 286.
- 80 - Notre chroniqueur situe cet événement le 8 rabî I 1184/2 Juillet 1770.
- 81 - L'escadre danoise. commandée par le Contre-Amiral comte de Kass. était composée de quatre vaisseaux de ligne, soixante-dix canons, deux frégates, deux galiotes à bombes et quatre transports. (Cf. Grammont, *Histoire*. 319).
- 82 - Grammont, *Histoire*. 319-320.
- 83 - Venture. 167.
- 84 - Id., *ibid.*, 136.
- 85 - Id., *ibid.*, 167.
- 86 - Id., *ibid.*, 167.
- 87 - Devoux. 437.
- 88 - Cf. C.D., 200.
- 89 - Devoux. 439.
- 90 - Rousseau. 166, n. 1.
- 91 - Devoux. 439.
- 92 - Id., *ibid.*, 438, N.D.L.R.
- 93 - C.D., 201.
- 94 - Id., *ibid.*, 201.
- 95 - Grammont, *Histoire*, 325.
- 96 - C.D., 202.
- 97 - Berbrugger, *Expédition*. 173.
- 98 - Id., *ibid.*, 260.
- 99 - D'après C.D., 203.
- 100 - Grammont, *Histoire*, 325.
- 101 - Venture, 165-166.
- 102 - Grammont, *Histoire*, 325.
- 103 - Devoux, 441, N.D.L.R.

- 104 - Berbrugger, *Expédition*, 263.
- 105 - C.D., 205-206.
- 106 - Id., *ibid.*, 265.
- 107 - Rousseau, 164, n. 1.
- 108 - Berbrugger, *Expédition*, 185.
- 109 - Pour cette dernière expédition nous avons préféré utiliser le tableau de concordance établi par Berbrugger car les tables font correspondre le 28 rabî II 1189 au 27 Juin 1775.
- 110 - D'après Rousseau, 197.
- 111 *Ghazawât*. Préface, 8.
- 112 - *Ghazawât*. Préface, 8.
- 113 - Berbrugger, *Expédition, RA, 1865, 172*.
- 114 - *Algérie*, 156.
- 115 - D'après Julien, 262.
- 116 - Fagnan, 453.
- 117 - Cf. Nouredine, *Pages*, I.
- 118 - Nom que l'on donne à un langage mêlé de français, d'italien, d'espagnol, d'arabe, de turc, qui est parlé dans les relations qui ont lieu entre les peuples des pays du levant, d'Afrique et les Européens.
- 119 - Chorfa, 21-82.
- 120 - Berbrugger, *Expédition, RA, 1865, 172*.
- 121 - Bresnier, *RA, 1865, 334-346*.
- 122 - Rousseau, I j.
- 123 - Id., *ibid.*, 17.
- 124 - Zahra, 5
- 125 - Rousseau, 29.

## ABREVIATIONS DES REFERENCES

- 1 - Algerie : Y. LACOSTE, A. NOUSCHI et A. PRENANT, *L'Algérie passé et présent*, Paris, 1960.
- 2 - Basset : R. BASSET, *Documents Musulmans sur le siège d'Alger par Charles Quint en 1541*, *Bulletin trimestriel de géographie et d'Archeologie de la province d'Oran*, Alger, 1890.
- 3 - Berbrugger, *Expédition* : A. BERBRUGGER, *Expédition du Comte O'Reilly contre Alger en 1775*, R A, 1864-1865.
- 4 - Berbrugger, *Fondateur* : A. BERBRUGGER, *La mort du fondateur de la Régence d'Alger*, R A, 1860.
- 5 - Braudel, *Méditerranée* : F. BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, 1949.
- 6 - Bresnier : J. BRESNIER, *Traduction d'un récit indigène de l'expédition d'O'Reilly*, R A, 1865.
- 7 - C.D. : C.D., *Dernière expédition des Espagnols contre Alger*, Revue de Paris, 1837.
- 8 - Chorfa : E. LEVI-PROVENÇAL, *Les historiens des Chorfa*, Paris, 1922.
- 10 - Devoux : A. DEVOULX, *Expédition d'O'Reilly d'après un document turc*, R A, 1858-1859.
- 11 - El et El 2 : *Encyclopédie de l'Islam : Première édition, 1913 Sqq. et Deuxième édition, 1954 Sqq.*
- 12 - Emerit : M. EMERIT, *Les aventures de Thédénat, esclave et ministre d'un Bey d'Afrique (XVIIIe siècle)*, R A, 1948.
- 13 - Fagnan : E. FAGNAN, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque nationale d'Alger*, Paris, 1893.
- 14 - GAL et S : C. BROCKELMANN, *Geschichte der arabischen Litteratur*, 2 vol., 1902 et *Supplément*, 3 vol., 1937-1942.
- 15 - Ghazawât : A. NOUREDDINE, *Les Ghazaout d'Aroudj et Kheireddine*, Alger, 1934.
- 16 - Gleizes : R. GLEIZES (L'abbé), *Jean le Vacher, d'après les documents contemporains*, Paris, 1914.
- 17 - Gorguos : M. GORGUOS, *Biographie de Mohammed al-Kabir*, R A, 1856-1859.
- 18 - Grammont, *Aroudj* : H.D. de GRAMMONT, *Quel est le lieu de la mort d'Aroudj Barberousse ?*, R A, 1878.
- 19 - Grammont, *Histoire* : H.D. de GRAMMONT, *Histoire d'Alger sous la domination turque*, Paris, 1887.
- 20 - Grammont, *R'azaouat* : H.D. de GRAMMONT, *Le R'azaouat est-il l'œuvre de Kheir ed din (Barberousse) ?*, Alger, 1873.
- 21 - Grammont, *Relation* : H.D. de GRAMMONT, *Relation de l'expédition de Charles Quint contre Alger*, Paris, 1874.

- 22 - Haedo. *Histoire* : F.D. de HAEDO (L'abbé), *Histoire des rois d'Alger, Alger, 1881.*
- 23 - Haedo. *Topographie* : F.D. de HAEDO (L'abbé), *Topographie et histoire générale d'Alger, R A, 1870-1871*
- 24 - Houdas : O. HOUDAS, *Chrestomathie maghrébine*, Paris, 1891.
- 25 - Julien : C.A. JULIEN, *Histoire de l'Afrique du Nord*, II, 2e éd. revue et mise à jour par R. Le Tourneau, Paris, 1961.
- 26 - Madani : A.T. al-MADANI, *Muhammad 'Uthmân Pâshâ, Dâ'y al-Djazâ'ir (1766-1791)*, Alger, 1356-1937.
- 27 - Marçais : W. MARÇAIS, *Un siècle de recherches sur le passé de l'Algérie musulmane in Histoire et historiens de l'Algérie*, Paris, 1931. 139 sqq.
- 28 - Marmol : MARMOL-CARAVAJAL, *L'Afrique de Marmol*, 1867.
- 29 - Muqaddima : A. IBN-KALDOUN, *La Muqaddima*, Extraits choisis et classés par G. Labica, trad. fse, revue par J.E. Bencheikh, Rennes, 1965.
- 30 - Nouredine. Pages : A. NOUREDDINE, *Pages sur l'histoire de la ville d'Alger*, Alger, 1965.
- 31 - Peres : H. PERES, *La culture arabe classique en Algérie in Initiation à l'Algérie*, Paris, 1957, 283 sqq.
- 32 - Playfair : H.L. PLAYFAIR, *Episodes de l'histoire des relations de la Grande-Bretagne avec les Etats barbaresques avant la conquête française, R A, 1878.*
- 33 - R A. · *Revue Africaine*
- 34 - Régence : *La Référence d'Alger et le Monde turc*, Numéro spécial de *l'Ecole républicaine*, Alger 1953-1954.
- 35 - Rousseau : A. ROUSSEAU, *Chroniques de la Régence d'Alger*, Alger, 1841.
- 36 - S : voir GAL
- 37 - Sarkis : Y. A. SARKIS, *Mu'djam al-matbû'ât al-'arabiyya wa'l-mu'arraba*, 2 vol., Le Caire, 1928.
- 38 - Venture : VENTURE DE PARADIS, *Alger au XVIIIe siècle*, Alger, 1898.
- 39 - Walsin : WALSIN-ESTERHAZY *De la domination turque dans l'ancienne province d'Alger*, Paris, 1840.
- 40 - Zahra : *Al-Zahra al-Nayyira, texte arabe in Revue d'histoire et de civilisation du Maghreb*, Faculté des lettres d'Alger, No3, Juillet 1967, (pp. 1 à 32).
- 41 - Zarkalî : K. Al-ZARKALI, *Al-A'âm*, 10 vol., 1954 sqq.